

dit : *Ceci est mon sang*, mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance; et l'Eglise le mange; l'Eglise le reçoit : comme épouse elle jouit de son corps; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire? *Dieu a tant aimé le monde*: l'amour peut tout; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu aussi a fait pour nous l'impossible; je dis pour nous; car pour lui, il n'y en a point : tout lui est possible. Mais ce qui étoit impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre; il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme; et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vint à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Dieu mouroit lui-même, dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice; son amour en trouvera le moyen : *Prenez,*

mangez, ceci est mon corps : ne vous informez pas de la manière : c'est la substance qu'il vous faut; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps : sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez, buvez* : tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent; c'est à votre foi que je parle; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps*. Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourroit parler de cette sorte. Souvenez-vous que sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne : ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait? *Dieu a tant aimé le monde*. Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*. La belle profession de foi! le beau symbole! Que croyez-vous, chrétien? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son fils; je crois qu'il s'est fait homme; je crois qu'il s'est fait ma victime; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre.

III. — Venons-en au Sacrifice. Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-

t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ : et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang ; tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé ; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci* : et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le feroit *jusqu'à ce qu'il vint* : *DONEC VENIAT*, jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guéri* : on est guéri : *Tu es vivant* : on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit ; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a*, dit-il, *envoyé sa parole, et elle*

les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort. Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné. Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps*. S'il avait voulu laisser un simple signe, il auroit dit : Ceci est un signe : s'il avait voulu que le corps fût avec le pain il auroit dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais : *Ceci l'est* : par là il nous définit ce que c'étoit, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci ? Il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps ; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus ; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paroît pain, n'est plus pain : ce qui nous paroît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens ; nous en croyons la parole : elle a tout changé ; et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leur sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur : *SITIVIT IN TE ANIMA MEA* ; *Mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous désire-t-elle.* Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant : tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous ?* (BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile.*)

Note E

(se rapportant à la page 177)

En sortant de Jérusalem par la porte Orientale que les chrétiens appellent aujourd'hui porte de Saint-Etienne, on descend dans la vallée de Josaphat, et, après avoir passé le torrent de Cédron, on se trouve au pied de la montagne des Oliviers, et tout près du jardin de Gethsémani. Ce nom signifie *pressoir d'huile* ; c'est là qu'on pressait les olives cueillies sur la montagne. C'est à Gethsémani, remarque saint Augustin, que Jésus-Christ a commencé à nous communiquer l'huile de sa miséricorde pour nous faire renaître dans la joie, l'huile de sa vertu pour nous donner la force de combattre, à son exemple, le démon avec succès. Les évangélistes donnent à ce lieu le nom de jardin, villa, domaine : c'était un lieu retiré, planté d'oliviers, comme il l'est encore aujourd'hui. Jésus-Christ passait le jour à enseigner dans le temple, puis il venait prier dans le jardin des Oliviers, et se rendait souvent à Béthanie pour la nuit. Dans le temps des grandes solennités surtout, où tant de monde affluait à Jérusalem, on passait la nuit dans les environs, sous des arbres ou sous des tentes, ce que permet la douceur du climat, et ce qui a lieu encore aujourd'hui.

A une des extrémités du jardin, il y a une grotte naturelle, assez spacieuse, dans laquelle on descend par huit marches. Elle reçoit le jour d'en haut par une ouverture pratiquée dans le roc ; on croit que c'est par là qu'on jetait les olives dans la grotte où se trouvaient les pressoirs. Les chrétiens l'appellent : Grotte de l'agonie, *Antrum agonizæ*. On peut admettre avec toute

vraisemblance que notre Sauveur y avait déjà quelquefois passé la nuit avec ses disciples. D'après la sœur Emmerich, Adam et Eve, chassés du paradis étaient venus pleurer leur faute dans cette grotte. Du temps de saint Jérôme elle servait de crypte à une église bâtie par-dessus ; elle était sous le vocable de *Saint Sauveur*.

Le jardin de Gethsémani appartient aux Pères de Terre-Sainte ; ils l'ont entouré d'un mur d'environ huit pieds de haut pour protéger les arbres qui occupent seuls cet espace, long de soixante pieds et large de cent cinquante. Ce jardin, le plus saint qui existe, et ses arbres, les plus vénérables après l'arbre de la Croix, puisque Jésus-Christ venait prier sous leurs ombrages, sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Aussi ceux-là mêmes qui leur refusent une si haute antiquité ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de notre Sauveur. Aujourd'hui ils sont encore au nombre de huit.

Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous recueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres ; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques de cette terre à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même pour la dernière fois sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement des rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier : cet arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé

de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride ».

Tout près de ces arbres se trouve un rocher plat, sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément ; indépendamment de la tradition, tout porte à croire que c'est là que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis que j'irai là pour prier ». (Matt., XVI, 36).

Tel est le jardin des Oliviers où se sont passées les premières scènes de la Passion. Dès maintenant nous sommes sur les traces de notre Rédempteur ; les lieux que nous allons visiter, les chemins que nous allons suivre, ont été sanctifiés par sa présence : puissions-nous à chaque pas recueillir ses divins enseignements et en pénétrer notre âme !

Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, voulut faire la Cène avec ses disciples, en un lieu qu'il avait choisi, dans le Cénacle, sur le mont Sion. L'agneau pascal ayant été mangé selon les prescriptions de la loi, il institua la divine Eucharistie. Lorsqu'un des douze, Judas Iscariote, eut reçu du pain des mains du Sauveur, il s'éloigna pour aller consommer son crime : Satan s'était emparé de lui.

Alors Jésus se disposa à accomplir la grande œuvre qui lui avait été ordonnée par son Père. La nuit était venue ; il se dirigea vers le mont des Oliviers. Il faut une demi-heure pour aller du Cénacle à Gethsémani : on traverse le Cédron, puis on remonte la vallée de Josaphat, en suivant le pied de la montagne.

Arrivé dans le jardin, Jésus laissa huit de ses disciples en leur disant : « Restez ici, pendant que j'irai prier à l'endroit que j'ai choisi ». Et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui avaient été les témoins

de sa transfiguration, il commença à s'attrister et à s'affliger, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi ». Et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il pria son Père.

Le lieu où Judas trahit notre Sauveur est à dix ou douze pas du rocher où se trouvaient les apôtres. Jésus s'était un peu avancé vers Judas, et il lui dit : « Ami, pourquoi êtes-vous venu ? *Amice, ad quid venisti ?* » Alors ceux qui étaient venus avec Judas se saisirent de Jésus. C'est dans ce même lieu que saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, valet du grand prêtre ; que Jésus fit un miracle pour le guérir, et qu'il dit à ceux qui se saisissaient de lui, et qui le garrottaient : « Vous êtes venus comme pour un voleur, avec des glaives et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres ». (Luc, XXII).

C'est donc ici que commence la *Voie de la Captivité* ; elle a environ un mille de longueur jusqu'à la maison du grand prêtre sur le mont Sion. Elle descend la vallée de Josaphat, en croisant le chemin que Notre-Seigneur avait suivi quelques jours auparavant lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem, puis traverse le Cédron, vis-à-vis des monuments de Josaphat et d'Absalon, monte la colline du temple, pénètre dans la ville par la porte Sterquiline, et va aboutir à la maison de l'ancien grand-prêtre Anne. La maison d'Anne était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville actuelle ; elle a été convertie en église, et elle appartient aux Arméniens.

Non loin de Gethsémani, du côté du sud, il y a des grottes sépulcrales profondes auxquelles on a donné plus

tard le nom de *Tombeau de Saint-Jacques*; on croit que c'est là que les apôtres se cachèrent pendant la passion de notre Sauveur, et qu'ils y demeurèrent sans nourriture jusqu'à ce que Jésus leur apparut après sa résurrection.

On croit de même que Marie et les saintes femmes, après la Cène, s'étaient retirées, avec quelques amis du Sauveur, dans la maison de Marie, mère de Marc, et qu'elles demeurèrent ensemble pendant cette nuit douloureuse en proie aux plus vives inquiétudes.

Jésus-Christ est arrêté, garrotté, maltraité, sur un ordre émané d'un conciliabule composé de prêtres et de docteurs de la loi; et cela au milieu de la nuit, avec l'aide d'un traître et d'une troupe de valets: c'est-à-dire qu'on a violé toutes les lois, mis de côté toutes les formes juridiques, et que ces prêtres et ces jurisconsultes ont agi comme les malfaiteurs qui attendent leurs victimes dans les bois et dans les antres des rochers, ou comme tant d'autres magistrats qui, à différentes époques, ont voulu perdre quelques disciples de Jésus-Christ, coupables d'avoir enseigné la doctrine du rédempteur du genre humain.

Une tradition porte que notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre qui conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains. Quaresmius, en citant entre autres le témoignage du cardinal Baronius et celui du prince de Radziwil, qui assure avoir vu ces empreintes encore parfaitement conservées, ajoute: « Je n'ignore pas que quelques-uns ont tourné en ridicule ce fait comme vain et apocryphe; mais c'est bien plutôt à eux que le ridicule appartient, puisque non seulement l'impression de ces vestiges n'est pas opposée à la raison, mais elle a pour elle une certaine convenance, l'autorité, et d'autres faits semblables ».

Les empreintes qu'on voit aujourd'hui sont peu distinctes.

La sœur Emmerich raconte qu'elle vit le Sauveur renversé deux fois par les violentes secousses que lui donnaient les archers avant qu'il arrivât au lit du Cédron. Mais lorsqu'ils furent arrivés sur le milieu du pont, ils ne mirent plus de bornes à leurs cruautés: ils poussèrent brutalement Jésus enchaîné et le jetèrent de toute sa hauteur dans le torrent, lui disant de s'y désaltérer. Il tomba sur les genoux, puis sur son visage, qui eût été grièvement blessé contre des rochers à peine couverts d'un peu d'eau, s'il ne l'avait pas garanti avec ses mains liées ensemble. Ses genoux, ses pieds, ses coudes et ses doigts s'imprimèrent miraculeusement sur le rocher où il tomba. « On ne croit plus à ces sortes de choses, ajoute-t-elle; mais les rochers furent moins durs et plus croyants que le cœur des hommes et rendaient témoignage, dans ces terribles moments, de l'impression que la vérité suprême faisait sur eux. Je n'avais pas vu Jésus se désaltérer, malgré la terrible soif qui suivit son agonie au jardin des Oliviers; je le vis boire de l'eau du Cédron lorsqu'on l'y eut poussé, et j'appris que c'était l'accomplissement d'un passage prophétique des Psalmes, où il est dit qu'il boira dans le chemin de l'eau du torrent. (Ps. CIX). (Mgr. Mislin *Les Lieux Saints*).

Note F

(se rapportant à la page 122)

Posons avant toutes choses que Jésus, considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur, s'étant séparé de Dieu qui est son appui, tombe dans la dernière faiblesse; au moment qu'il a résolu qu'il se mettrait en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous venez à moi comme à un voleur ; j'étais tous les jours dans le temple et vous ne m'avez pas arrêté ; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres ». Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servait de sa puissance ; maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne, Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager. *Nunc est hora vestra et potestas tenebrarum*. Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine ; elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite ; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse ; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances ; tout est lié jusqu'à sa langue. Il ne répond pas quand on l'accuse ; il ne murmure pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement ou la plainte, triste et unique ressource de la fai-

blesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force. Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures ; mais « on n'entend pas seulement sa voix » ; *Non aperuit os suum* ; bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh ! un ver de terre quel'on foule aux pieds fait encore quelque effort pour se retirer, et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'é luder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti*.

Que fait-il donc dans sa passion ? Le voici, en un mot, dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* ; « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement » ; et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem* ; il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On veut le baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu ; Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas ; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Trä-*

debat autem judicanti se injuste ; il la reçoit ; et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main qu'on la cloue ; tenez, la voilà encore. Enfin, assemblez-vous, Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures ; plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée comme un insensé, de votre fureur comme un scélérat : *Tradebat autem* ; il s'abandonne à vous sans réserve, il est prêt à souffrir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Faut-il que je fasse paraître successivement tous les différents personnages, un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? Faut-il que je vous dépeigne notre Criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps ? Mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux ; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme ; le voilà cet homme de douleurs : *Ecce homo, ecce homo*. « Voilà l'homme ». Et qui est-ce ? Un homme ou un ver de terre ? Est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée ? On vous le dit c'est un homme : *Ecce homo*, « voilà l'homme ». Le voilà l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère ; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus, qui vous pourrait reconnaître ? Nous l'avons vu, dit le prophète, et il n'était plus reconnaissable ». Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme et « nous l'avons cherché même en sa présence » ; *et desideravimus eum*. Est-ce lui ? Est-ce lui ? Est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté » ? *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi*. C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités ; il nous fallait un homme défiguré, pour reformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée ; il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* : « Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes ; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies ». *Et livore ejus sanati sumus*. (Bossuet, *Le Vendredi-Saint*).

Note G

(se rapportant à la page 241)

Le titre qui a été cloué au haut de la croix par les ordres de Pilate, et qui portait l'inscription *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, en hébreu, en grec et en latin, fut retrouvé au bas du Calvaire par sainte Hélène, et placé dans une caisse d'argent avec la partie de la vraie croix qu'elle destinait à la ville de Rome. Le titre, ainsi que nous l'apprend Sozomène, historien né en Palestine au commencement du ^v^e siècle, était composé d'une tablette en bois de peu d'épaisseur, revêtue d'une couche de couleur blanche, pour mieux faire ressortir les lettres qui étaient en rouge. Au retour de sainte Hélène, les insignes reliques furent déposées dans son palais du Sessorium, en attendant que la basilique, qui devait les recevoir, bâtie à sa demande par Constantin, fût achevée; on donna à cette basilique le nom de Sainte-Croix-en-Jérusalem : elle existe encore. Sous Valentinien III, dans la première moitié du ^v^e siècle, le titre avait été mis dans une caisse en plomb hermétiquement fermée et placée dans une petite niche au sommet de l'abside de cette église; ce fait ayant été oublié, on crut pendant longtemps que le titre était perdu. L'année 1492, à l'occasion de réparations faites dans cette basilique, les ouvriers découvrirent, derrière une plaque en terre cuite, une caisse en plomb sur laquelle on lisait ces mots : *Titulus Crucis*. Dans la caisse se trouvait effectivement la planche sur laquelle avait été écrite la cause de la condamnation du Sauveur, mais elle a été détériorée par le temps : le bois a noirci, la couleur rouge a rembruni et il ne reste plus de la légende hébraïque

que le bas de quelques lettres; les deux autres sont incomplètes; les lettres sont légèrement en creux. La planchette a 235 millimètres de largeur et 130 millimètres de hauteur; évidemment elle n'est pas entière. De même que sainte Hélène a fait trois parts de la vraie Croix, il est possible qu'elle en ait fait trois aussi du titre pour Rome, Jérusalem et Constantinople; cette dernière est venue à Paris; d'autres villes en ont aussi des fragments.

M. Drach, rabbin converti, a rétabli le titre en caractères hébreux, qui était, comme nous l'avons dit, presque entièrement effacé :

Chez les Romains, l'écriveau destiné à faire connaître au peuple le motif de la mort du condamné était attaché à son cou on porté devant lui, puis cloué sur l'instrument du supplice : tout cela indique qu'il devait être écrit sur un fond solide et en grands caractères, et s'accorde parfaitement avec le titre conservé à Rome. Après la condamnation de Jésus, on a eu un temps suffisant pour transcrire sur un morceau de bois l'inscription de Pilate; mais son exécution grossière prouve aussi que ce travail a été fait à la hâte, et expliquerait au besoin la présence de quelques fautes grammaticales. Pilate était entouré, non de grammairiens, mais de Juifs et de soldats de différentes nations, dont aucun peut-être ne savait les trois langues de l'inscription.

La forme grossière de l'inscription en grec et en latin fait soupçonner avec raison que le titre entier dans les trois langues a été tracé par la même main, probablement par un Juif attaché au proconsulat. Considérant l'hébreu comme le texte, et le grec et le latin comme traductions, il a écrit ces deux dernières langues de droite à gauche, afin que sous chaque mot hébreu se